

Journal d'agriculture traditionnelle
et de botanique appliquée

Les plantes chinoises en France au XVIIIe siècle : médiation et transmission

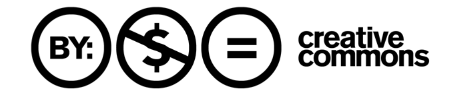
Marie-Pierre Genest

Citer ce document / Cite this document :

Genest Marie-Pierre. Les plantes chinoises en France au XVIIIe siècle : médiation et transmission. In: Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée, 39e année, bulletin n°1,1997. pp. 27-47;

doi : https://doi.org/10.3406/jatba.1997.3600

https://www.persee.fr/doc/jatba_0183-5173_1997_num_39_1_3600



Résumé
L'introduction des plantes chinoises en France couvrant des aspects très divers, nous en avons privilégié trois. En premier lieu, nous analysons, au travers d'une étude prosopographique des principaux auteurs de l'introduction des plantes chinoises en France au XVIIIe siècle, le rôle des institutions dans cette grande entreprise. Puis, en deuxième partie, nous montrons comment les plantes chinoises, simples objets d'histoire naturelle permirent d'une part de raviver et de maintenir l'intérêt des autorités pour la mission en Chine et d'autre part de s'introduire auprès de l'empereur afin de pénétrer dans ses jardins. Ayant alors la possibilité d'enquêter et de collecter des graines et des informations sur les plantes chinoises, les missionnaires purent répondre à l'attente des demandeurs. Leurs envois ne se limitèrent pas aux graines, mais s'accompagnèrent de notes ou de mémoires sur leur culture, leurs usages etc. Thème que nous développons en troisième partie.

Abstract
The introduction of Chinese plants in France covers a very broad range of subjects, three of which will be focused in this article. First, we will analyse the role of institutions in this major undertaking using a prosopographic study of the main actors involved in introducing Chinese plants to France in the 18th century. Second, we will demonstrate how Chinese plants, which were simple objects of natural history, made it possible to stimulate and maintain the interest of the authorities in the China mission and to be introduced to the emperor in order to visit his gardens. Armed with the possibility of researching and collecting seeds and information on Chinese plants, the missionaries were able to respond to the expectations of their benefactors. They not only sent back seeds but also notes and monographs on the cultivation and applications of Chinese plants. This theme is developed in the third part of this study.

Journ. d'Agric.Trad. et de Bota. Appl. 1997 Vol. 39 (1) :27-47

LES PLANTES CHINOISES EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE : MÉDIATION ET TRANSMISSION [1]

Marie-Pierre GENEST*

RESUME.- L'introduction des plantes chinoises en France couvrant des aspects très divers, nous en avons privilégié trois. En premier lieu, nous analysons, au travers d'une étude prosopographique des principaux auteurs de l'introduction des plantes chinoises en France au XVIIIe siècle, le rôle des institutions dans cette grande entreprise. Puis, en deuxième partie, nous montrons comment les plantes chinoises, simples objets d'histoire naturelle permirent d'une part de raviver et de maintenir l'intérêt des autorités pour la mission en Chine et d'autre part de s'introduire auprès de l'empereur afin de pénétrer dans ses jardins. Ayant alors la possibilité d'enquêter et de collecter des graines et des informations sur les plantes chinoises, les missionnaires purent répondre à l'attente des demandeurs. Leurs envois ne se limitèrent pas aux graines, mais s'accompagnèrent de notes ou de mémoires sur leur culture, leurs usages etc. Thème que nous développons en troisième partie.

MOTS-CLES.- Chine/mission jésuite - Académie des Sciences - Jardin du Roi - introduction plantes - techniques.

ABSTRACT.- The introduction of Chinese plants in France covers a very broad range of subjects, three of which will be focused in this article. First, we will analyse the role of institutions in this major undertaking using a prosopographic study of the main actors involved in introducing Chinese plants to France in the 18th century. Second, we will demonstrate how Chinese plants, which were simple objects of natural history, made it possible to stimulate and maintain the interest of the authorities in the China mission and to be introduced to the emperor in order to visit his gardens. Armed with the possibility of researching and collecting seeds and information on Chinese plants, the missionaries were able to respond to the expectations of their benefactors. They not only sent back seeds but also notes and monographs on the cultivation and applications of Chinese plants. This theme is developed in the third part of this study.

KEY-WORDS.- China - Jesuit missions - Academy of Sciences - Jardin du Roi - introduction of plant species - techniques.

Au XVIIIe siècle, nombre de plantes exotiques, issues de diverses contrées voire de continents, furent introduites au Jardin du Roi. La simple lecture des

1 Cet article fut présenté dans le cadre des deuxièmes Journées de l'Orient de la Société Asiatique qui se sont déroulées du 26 au 28 mars 1996 sur ce thème. Je tiens particulièrement à remercier les organisateurs de ces journées de m'avoir invitée à présenter une communication.

* Docteur, E.H.E.S.S., Paris.

catalogues de semis tenus par Bernard de Jussieu ou encore par Thouin[2] par exemple, conservés à la Bibliothèque Centrale du Muséum, nous conduit au-delà des frontières de l'Europe, au-delà des mers et des océans, de l'Amérique au Levant jusqu'en Chine[3]. L'introduction des plantes chinoises au XVIIIe siècle s'insérait alors dans une grande entreprise d'introduction de végétaux dits « étrangers », entreprise soutenue par les autorités et favorisée par les botanistes-agronomes.

Avec l'extension de l'espace des Lumières, avec l'intensification des liaisons maritimes, les voyages planifiés pour découvrir des objets utiles, curieux, singuliers, inconnus ou connus, en vue de les comparer, se multiplièrent. Les expéditions botaniques supposaient toutefois une certaine liberté de déplacement à l'intérieur des contrées visitées. Or, dans l'empire Qing, au XVIIIe siècle, cette liberté était inexistante. Aucun voyageur naturaliste ne pouvait sillonner ce vaste pays pour herboriser. L'introduction des plantes de Chine résulta alors à cette époque, non pas d'expéditions ponctuelles, limitées dans le temps, mais de la présence continue des Jésuites à la cour de l'empereur, de 1688 à 1793. En effet, 1688 marque l'arrivée à Pékin de la première mission scientifique, composée de cinq Jésuites mathématiciens[4]. Cette mission fondée par Louis XIV trois ans auparavant, en 1685, s'éteindra en 1793 à la mort du dernier survivant de la Compagnie déchue, le père Amiot[5].

Envoyés pour évangéliser les Chinois, les Jésuites devaient également contribuer, par leur présence dans l'empire, au développement du commerce français en Extrême-Orient, et au « perfectionnement des sciences et des arts ». Ces trois aspects de la mission apparaissent très clairement dans les lignes suivantes:

> « [...] Comme les sciences et surtout l'astronomie, les Mathématiques et les arts sont les moyens les plus avantageux et les plus innocents pour gagner les Princes et les peuples de ces contrées et les faire entrer ensuite dans la

---

2 Bernard de Jussieu (1699-1777) rentra en 1725 à l'Académie royale des Sciences. Chargé par Louis XV de diriger la création d'un jardin botanique au Trianon, il en fit lui-même la distribution, non pas suivant le système de Linné, mais d'après ses propres idées sur la subordination relative des caractères des plantes.
André Thouin (1727-1824) reçut la charge de jardinier en chef du Jardin du Roi à l'âge de 17 ans, charge qu'il conserva jusqu'en 1788. En 1784, il entra à la Société royale d'Agriculture, et en 1786 à l'Académie royale des Sciences. Il fut au Muséum d'histoire naturelle de 1800 à 1815.

3 Tous les semis effectués au Jardin du Roi étaient répertoriés dans des livrets, aujourd'hui reliés. En titre étaient indiquées la date du semis et la provenance des graines semées. Chaque graine était numérotée; numéro suivi du ou des noms de la plante: nom vernaculaire et/ou savant. Lorsque la plante n'avait pu être identifiée, les auteurs écrivaient « anomymos », « ignota », « miscellanea », « inconnu » ou encore « méconnu ». Certains jardiniers, comme Thouin, précisaient lorsque la graine avait levé.

4 La mission scientifique comportait initialement six Jésuites : Guy Tachard (1648-1714), Joachim Bouvet (1656-1730), Louis Le Comte (1655-1728), Jean de Fontaney (1643-1710), Jean-François Gerbillon (1654-1707), Claude de Visdelou (1656-1737). Ils embarquèrent à Brest sur l'*Oyseau* et quittèrent le port le 3 mars 1685. Le père Tachard étant resté au Siam, sur les six envoyés, cinq seulement débarquèrent le 23 juillet 1687 à Ningbo dans le Zhejiang.

5. Jean-Joseph-Marie Amiot (1718-1793) arriva à Pékin le 22 août 1751.

connaissance et la foy de nos St Mystères. Les Jésuites eurent ordre d'envoyer parmi les Missionnaires d'habiles Mathématiciens qui pussent travailler aussi autant que les emplois de leur mission pourroit le leur permettre a prendre partout les longitudes, et perfectionner la Marine, et rendre les Navigations des françois plus seures et plus utiles au bien de l'estat et le Roy les honnora pour cela de la qualité et des patentes de ses Mathématiciens [6].

Sa Mté enfin leur fit connoitre qu'elle desiroit que sans se mesler de rien qui fut éloigné de leur Profession, ils se servissent des occasions qu'ils pouvoient avoir d'accrediter la Nation Françoise et de faciliter a ses sujets le commerce de la Chine si désiré de toutes les autres Nations et le plus riche et le plus utile qui soit au monde [...] »[7].

La fondation de la mission scientifique s'accompagna de l'entrée des six Jésuites mathématiciens à l'Académie royale des Sciences, avec laquelle ils devraient correspondre. Louvois demanda aux savants de la dite académie de rédiger un mémoire à leur intention. Intitulé *Documents inédits relatifs à la connaissance de la Chine en France de 1685 à 1740,* [8] ce texte traçait aux missionnaires un véritable programme de recherches. Il se composait de 34 rubriques portant sur des sujets très divers: l'astronomie et la géographie, l'histoire chinoise, les techniques, l'organisation politique, les coutumes des Chinois, ainsi que les sciences naturelles et médicales. Trois questions concernaient plus particulièrement les plantes : médicinales (thé, rhubarbe), à épices, et vivrières. Elles inaugurent la correspondance sur la « botanique », qui se déroulera jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, entre les missionnaires à Pékin et les savants et les érudits à Paris.

Qui furent les demandeurs et les collecteurs ? Quelles relations entretinrent-ils avec les sociétés savantes ? Telles sont les premières questions auxquelles nous allons répondre. Puis nous examinerons comment les plantes servirent à raviver l'intérêt des autorités pour la mission en Chine. Enfin nous analyserons en quoi furent-elles des objets de transmission de certaines techniques.

---

6 Cette spécificité de la mission en Chine sera explicitée par le père Amiot dans une lettre destinée à Bertin : « il n'est pas de la mission de pekin comme des autres dans celle cy le zele, le travail, la piété, la bonne volonté peuvent absolument suffire, il faut tout cela à pekin et quelque chose de plus encore il faut de la science et des talents; il faut tâcher d'être agréable au souverain; il faut se rendre utile au gouvernement; ce ne sera jamais qu'à ces conditions qu'on nous permettra d'y prêcher l'évangile. [...et le missionnaire d'ajouter dans un autre passage] on ne seroit faire la mission à pekin, sans y être appelé par l'empereur, et l'on y sauroit être appelé, si l'on ne fait parade de quelque titre qui annonce des talents pour les sciences ou pour les arts. L'astronomie, la musique, la peinture, l'horlogerie, la chirurgie et les différentes branches des mathématiques sont les titres ordinaires sous lesquels nous avons été admis jusqu'a présent.[...] », lettre du P. AMIOT à M. BERTIN, Pékin, 1-X-1774, An., Fonds Col., F5A21, ff°. 209-226. L'orthographe et la ponctuation des textes cités ont été reproduits sans modification.

7 Mémoire ni signé, ni daté, écrit sans doute vers 1705, An., Fonds Colonial, F^5A21, ff°. 95-96.

8 Cf. « Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique », BN, Ms. Fr. n. A. 22335, ff° 340-341, in Pinot (V.), *Documents inédits relatifs à la connaissance de la Chine en France de 1685 à 1740*, Paris, P. Geuthner, 1932, pp. 6-8.

LES ARTISANS DE L'INTRODUCTION DES PLANTES CHINOISES : DES INSTITUTIONS ET DES HOMMES

Les demandeurs

Les principaux demandeurs de graines et de renseignements sur les plantes sont au nombre de quatre : l'érudit Fréret[9] de 1730 à 1736, le botaniste Bernard de Jussieu de 1740 à 1757, le ministre Bertin[10] de 1766 à 1780 environ et enfin le directeur et ordonnateur général des Bâtiments, Jardins, Arts et Manufactures royales de France le comte d'Angiviller[11] de 1784 à 1786-1787, secondé par Thouin. Trois autres personnages souhaitèrent également recevoir des graines de Chine, non pas pour le Jardin du Roi, mais pour conduire des expériences dans leur propre jardin : l'agronome Duhamel du Monceau[12], le médecin de Louis XV, Louis-Guillaume Lemonnier[13], et le libraire-éditeur Louis François Delatour[14].

Seuls Fréret, Bertin et Delatour s'intéressaient, à divers degrés, à l'histoire, à la philosophie, aux arts chinois ou encore à la vie des habitants de l'empire. Ils forment le premier groupe de demandeurs dont nous allons dresser un rapide portrait.

Fréret, très soucieux de vérité, avait souhaité partir en Chine pour étudier lui-même les Annales de l' Empire afin de rectifier les erreurs véhiculées en cette matière[15]. Mais les réticences familiales l'empêchèrent de mener à bien ce projet. Il put seulement, à l'instigation de l' abbé Bignon[16], s'initier à la langue chinoise auprès d'Arcade Houang, originaire du Fujian, arrivé en Europe en 1702[17] . Pour combler

---

9 Nicolas Fréret (1688-1749) entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1714. Il fut nommé secrétaire perpétuel en 1743.

10 Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin (1720-1792) fut Contrôleur général des Finances de 1759 à 1763. Investi des fonctions de ministre et de secrétaire d'Etat en décembre 1763, il démissionna en 1780. Bertin devint membre honoraire de l'Académie des Sciences en 1761, puis vice-président et président. Il fut élu en 1772 membre honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

11 Charles Claude de Flahaut de la Billarderie, comte d'Angiviller (1730-1809), fut Intendant du Jardin du Roi en survivance et membre de la Société royale d'Agriculture.

12 Henri-Louis Duhamel du Monceau (1700-1782) fut nommé inspecteur général de la Marine en 1739. Il était membre de l'Académie des Sciences.

13 Louis-Guillaume Lemonnier (1717-1799) entra à l'Académie en 1743, succéda à Antoine de Jussieu comme démonstrateur au Jardin du Roi en 1758 et fut professeur de botanique de 1756 à 1789.

14 Louis François Delatour (1727-1807).

15 *cf.* Elisseeff-Poisle (D.), Nicolas Fréret (1688-1749), Réflexions d'un humaniste du XVIIIe siècle sur la Chine, Paris, Institut des Hautes Etudes Chinoises, vol. XI, 1978, pp. 28 sqq.

16 L'abbé Bignon fut Bibliothécaire du Roi en 1714.

17 Arcade Houang(1679-1716) de parents convertis au christianisme avait reçu une double formation auprès du premier vicaire apostolique du Yunnan, le père Philibert Le Blanc (1644-1720), puis d'Artus de Lionne, évêque de Rosalie. Il vint en Europe, accompagné de ce dernier. Après un voyage à Rome, il décida de se fixer en France, où il épousa en 1713 unc jcune parisienne. Soutenu par l'abbé Bignon, il rentra comme interprète chinois à la Bibliothèque du Roi. Cf. Elisseeff-Poile (D.), Nicolas Fréret (1688-1749), op. cit., p. 42-45.

ses lacunes, il entretint alors une correspondance très régulière avec les missionnaires, ses seuls informateurs. Les textes chinois s'inséraient en fait dans son champ d'étude historique, chronologique voire philosophique sur l'origine de l'humanité, question fort débattue à l'époque. Très talentueux, et très encyclopédique, Fréret, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, se préoccupa également de géographie, de cosmogonie, d'histoire naturelle, etc. C'est pourquoi certaines de ses demandes purent porter sur les plantes « utiles, agréables et curieuses ».

Quant à Bertin, son goût pour l'Antiquité, et les antiquités, ses liens avec les Physiocrates le conduisirent tout naturellement à s'intéresser à la Chine. Cette passion n'était pas uniquement celle du collectionneur, amateur de bagatelles, de chinoiseries, mais également celle de l'homme cultivé épris de sciences et de techniques - rappelons qu'il fut membre honoraire tant de l' Académie royale des Sciences que des Inscriptions et Belles Lettres -. Ce fut avec bienveillance qu'il reçut au début de l'année 1764 deux jeunes Chinois, les pères Ko et Yang, qui venaient solliciter le passage gratuit sur un vaisseau de la Compagnie des Indes pour rentrer en Chine[18]. Le « petit ministre » estima que les deux prêtres pourraient, à leur retour dans leur pays natal, apporter un regard chinois sur les arts exercés dans cet autre monde, et dévoilés jusqu'alors uniquement par des Occidentaux. Il fut décidé, en accord avec le roi, que le départ des jeunes Ko et Yang serait différé d'un an, afin de leur donner une formation scientifique et technique. Ils suivirent des cours de dessin, d'électricité, de chimie. Ils firent un voyage d'études à Lyon, dans le Forez et dans le Vivarais, pour visiter les manufactures - soieries lyonnaises, fabriques de passementerie et de galons, d'épingles, d'armes à Saint-Etienne, les magnaneries de Péage-du-Roussillon, les quincailleries de Moulins, les faïenceries de Nevers, les écluses de Briare, etc.[19]. Ce « tour de France » fut organisé pour fournir aux pères Ko et Yang les moyens de comparer les méthodes pratiquées dans les deux pays. Bertin l'explique clairement, certes sur un ton très grandiloquent, dans son instruction rédigée à l'intention des pères Ko et Yang, juste avant leur départ le 1er février 1765 :

> « Persuadée que tous les peuples de l'univers ayant la même origine doivent se regarder comme les enfants dispersés d'une même famille à qui l'éloignement des lieux et l'espace immense des mers qui les séparent ne sauraient faire oublier qu'ils se doivent comme hommes et comme frères des secours mutuels, Sa Majesté a souhaité que les deux sujets de l'Empereur de la Chine pussent acquérir pendant leur séjour en France des notions assez justes de tous les arts qu'on y exerce, afin que de retour à la Chine ils puissent

18 Le 1er janvier 1764, Bertin entrait dans ses fonctions de ministre et de secrétaire d'Etat. Parmi les attributions du cinquième secrétariat d'Etat, nouvellement créé, figurait la Compagnie des Indes. C'est pourquoi les pères Ko et Yang s'adressèrent au « petit ministre » pour embarquer sur un des vaisseaux de la dite Compagnie. Aloys (Louis) Ko et Etienne Yang étaient partis clandestinement de Pékin en 1751, âgés respectivement de 19 et 18 ans, pour faire leurs études aux collèges de la Flèche puis de Louis Le Grand à Paris. Ils furent ordonnés le 28 mai 1763.

19 *Cf.* Bernard-Maître.(H.), « Deux Chinois à l'école des Physiocrates français », Bulletin de l'Université Aurore, avril 1949, pp. 151-197.

en faire la comparaison avec les arts de la même espèce, et qu'ils soient en état de les perfectionner s'il y a lieu : et par une juste réciprocité de faire connaître à la France les pratiques usitées à la Chine dans les mêmes arts afin de mettre les ouvriers français à portée de rendre leurs ouvrages plus parfaits... »[20].

A leur arrivée en Chine, les pères Ko et Yang se heurtèrent à de nombreuses difficultés pour remplir la mission confiée par Bertin[21]. Les Jésuites résolurent de les aider. Dès lors, des échanges épistolaires réguliers s'établirent entre le ministre et les missionnaires, sur l'histoire, la littérature, les arts, et les sciences de la Chine. Echanges qui aboutirent à la publication de la grande collection des *Mémoires concernant les chinois,* publiée, à l'initiative de Bertin, de 1776 à 1814[22]. La « correspondance littéraire et scientifique » avec la Chine se poursuivit, en effet, en dépit de la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773[23], puis de la démission de Bertin en 1780. L'agriculture figurait parmi les multiples affaires dont Bertin devait s'occuper, et participant au mouvement agronomique, il questionna à plusieurs reprises les Jésuites sur ce sujet. Il leur demanda également des graines de plantes utiles pour la subsistance des hommes et des animaux ainsi que des espèces ornementales. Les relations qu'il put entretenir personnellement avec les missionnaires résultaient de ses fonctions. Elles lui permirent de réaliser concrètement une idée à laquelle il était très attaché : s'enrichir par l'expérience d'autrui.

Le troisième « curieux de tous les arts des Chinois » [24], le libraire Delatour et son épouse, demandèrent aux Jésuites, par l'intermédiaire du père Brotier, bibliothécaire du collège Louis-le-Grand, des graines pour semer dans leur jardin à Saint-Brice[25]. Delatour était le gendre du libraire éditeur rue Saint-Jacques, Hippolyte-Louis Guérin (1698-1765), qui avait refusé d'imprimer l'*Encyclopédie.* Guérin avait tissé des liens d'amitié avec les Jésuites en Chine. Il servait, en réalité, d'intermédiaire entre les savants à Paris et les missionnaires, en transmettant à ces derniers les ouvrages des chercheurs érudits de l'Académie royale. Guérin et Delatour avaient publié, notamment, les ouvrages de Duhamel du Monceau[26]. C'est pourquoi l'agronome s'adressa à son éditeur, pour recevoir directement de Chine des

---

20 Bertin à Messieurs Ko et Yang, 16-I-1765, Inst., Ms. 1521, ff° 61-61b.

21 *Cf.* Sacy (J. S. de), Henri Bertin dans le sillage de la Chine (1720-1792), Paris, Les Belles Lettres Cathasia, 1970, pp. 165-167.

22 Dehergne (J.), « Une grande collection : mémoires concernant les Chinois (1776-1814) », Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 1983, T. LXXII, pp. 267-292.

23 Le bref de Clément XIV Dominus ac Redemptor du 21 juillet 1773 fut promulgué en Chine le 15 novembre 1775. Mais dès le 5 août 1774, il était connu à Pékin.

24 Grosier (Abbé), De la Chine ou Description générale de la Chine..., Paris, Pillet Ainé, 3ème ed., T. II, 1818, p. 356.

25 Lettre de Brotier, chez M. de la Tour rue Saint Jacques, à [?], 25-XII-1779, Inst., Ms., f°37.
Père Gabriel Brotier (1723-1789).

26 Nous citerons à titre d'exemple « La Physique des arbres » où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale ..., Paris, H.L. Guérin et L.F. Delatour, 1758, 2 vol., in-4°, LXVIII-306p. + 35 pl.; IV-432 p. + 22 pl.

« graines d'arbres, arbustes, de plants même, s'il se pouvoit, de bambou en particulier ». [27]

Par ce biais, Duhamel, l'ardent défenseur de l'acclimatation des plantes exotiques, put enrichir son jardin de nouvelles espèces, et procéder à diverses expériences et observations.

Duhamel du Monceau rentre ainsi dans la deuxième catégorie des demandeurs, ceux qui voyaient uniquement dans la correspondance avec les missionnaires à Pékin le moyen d'étendre les connaissances du « règne végétal », de diversifier les ressources naturelles et d'améliorer les techniques culturales. Dans ce groupe, figurent également Lemonnier - qui, grâce à l'entremise de Madame de Marsan, reçut des graines pour son jardin de Montreuil-sous-Versailles , Bernard de Jussieu et le comte d'Angiviller. Ces deux derniers travaillaient à l'accroissement des collections de plantes exotiques du Jardin du Roi. Pour ce faire, Bernard de Jussieu échangea, en particulier, des lettres et des graines avec son élève, le père d'Incarville missionnaire à Pékin de 1741 à 1757. Le comte d'Angiviller, quant à lui, contacta les agents de la Compagnie des Indes :

> « vous scavez, [écrit-il en 1785 au directeur de la dite Compagnie] mr [de Mars] probablement qu'ayant la pep. [pépinière] du Roi dans mon département et de plus etant intendant en survivance du jardin du roy je prens un intéret vif à la transplantation des arbres et plantes qui peuvent contribuer à l'augmentation de notre regne vegetal. j'ai en consequence demandé tant au jardin de l'isle de france [île Maurice] que dans l'inde et surtout à quelques employés principaux de la compe. des indes à Canton de me faire pour le Roi des envoys de diverses plantes et graines que je leur ai désignées. »[28]

Le Jardin du Roi fut, d'un bout à l'autre du siècle, le principal lieu de réception des graines étrangères, dont chinoises, de leur acclimatation, puis de leur diffusion dans les Pépinières royales et les jardins privés. Le Jardin du Roi était ainsi le laboratoire d'expérimentation des théories débattues à l'Académie des Sciences[29].

Les demandeurs, en conclusion, ne réclamaient pas les graines « chinoises » uniquement par engouement pour l'Extrême-Orient ou par goût pour l'exotisme, mais par volonté d'acclimater l'exotique. Il n'existait pas de cercle de curieux de plantes venant de Chine spécifiquement. Tous étaient soit des curieux d'histoire naturelle, soit des agronomes ou des botanistes qui usaient des prérogatives incombant à leur charge - Bertin, le comte d'Angiviller, Bernard de Jussieu - ou des relations les liant avec les Jésuites - Fréret, Delatour, Lemonnier - pour obtenir directement de l'empire ces objets précieux : les graines. Tous, à l'exception de Delatour, appartenaient en définitive, au réseau des membres des institutions royales : les Académies des Sciences et des Inscriptions et Belles Lettres, et le Jardin du Roi.

---

27 Lettre du P. d'Incarville à Mr Du Hamel, Pékin, 26-X-1754, Arch. Jes., Fonds Paris.

28 Lettre du [comte d'Angiviller ?] à M. de Mars, Versailles, 25-XII-1785, An., 0121123.

29 Schiller (J.), « Les Laboratoires d'Anatomie et de Botanique à l'Académie des Sciences au XVIIe s. » , *Revue d'Histoire des Sciences*, XVII, 1964, p. 105-111.

	Académie des Sciences	Académie des Inscriptions et Belles lettres	Jardin du Roi
Fréret		X	
Bernard de Jussieu	X		X
Bertin	X	X	
comte d'Angiviller			X
Duhamel du Monceau	X		
Delatour			
Lemonnier	X		X

Si l'Académie des Sciences avait été consultée lors de la fondation de la mission scientifique, la poursuite des travaux sur les plantes, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, revint à l'initiative personnelle de quelques uns de ses membres. Ces derniers, pugnaces, ne cessèrent de transmettre aux missionnaires leurs demandes de graines et de renseignements sur les végétaux.

Les collecteurs à Pékin

Les travaux de botanique occupèrent plus particulièrement les pères Jartoux, Parennin, Dentrecolles, Collas, d'Incarville, Cibot et Amiot.

Tous les missionnaires commençaient leur initiation au chinois à leur arrivée à Canton[30]. La maîtrise de la langue qu'ils approfondirent ensuite au contact de lettrés leur permirent de lire les « herbiers chinois », les Bencao ou florilège et notamment le *Bencao gangmu* de Li Shizhen (1518-1593)[31].

Quant à l'apprentissage de la botanique, seul le père d'Incarville avait pu, durant les six mois précédant son départ, approfondir ses connaissances auprès de chimistes, de botanistes, de médecins, de membres de l'Académie royale des Sciences. Il rencontra Bernard de Jussieu, Claude-Joseph Geoffroy[32], Jean Hellot[33], le père de la chimie végétale et professeur de Lavoisier, Guillaume-François Rouelle[34], Jean Astrucq[35], Fagon[36], etc. Le père d'Incarville acquit alors des notions

30 A Pékin, le père Parennin reçut également, sur ordre de l'empereur Kangxi, des cours de mandchou.

31 Cet ouvrage est analysé dans Needham (J.), Science and Civilisation in China, Vol. 6 : Biology and biological technology, part. I : Botany, Cambridge, Cambridge University press, 1986, pp. 308-321. Le système classificatoire est étudié également par G. Métailié, « Des mots et des plantes dans le Bencao gangmu de Li Shizhen », Extrême-Orient - Extrême-Occident, vol. 10, 1988, pp. 27-43.

32 Claude-Joseph Geoffroy dit « Geoffroy cadet » (1685-1752) entra à l'Académie royale des Sciences en 1707. Il fut élu pensionnaire chimiste en mai 1723.

33 Jean Hellot (1685-1766) fut nommé le 25 février 1735 adjoint-chimiste à l'Académie royale des Sciences où il gravit rapidement les échelons de la hiérarchie. Il dirigea la Compagnie à deux reprises en 1751 et en 1764.

34 Guillaume-François Rouelle (1703-1770) entra à l'Académie des Sciences en 1744 comme chimiste-adjoint.

35 Jean Astrucq (1684-1766) était médecin.

sur l'organisation des plantes ou sur leur structure afin d' « apprendre à bien voir ce que [l'on] regarde » selon l'expression de Jean-Jacques Rousseau[37]. Le missionnaire ne voulait pas regarder simplement le « port extérieur » des végétaux, mais les observer suivant les « principes de botanique » en vue de les « rapprocher », autrement dit de les classer[38]. Par « principe de botanique », le père d'Incarville entendait certainement « l'étude approfondie des caractères constants qui distinguent les plantes les unes des autres, dans l'observation exacte de tout ce qu'elles ont de commun et de particulier »[39]. Après la disparition du père d'Incarville, seul le père Cibot était, selon ses pairs, capable de lui succéder. Il avait, en effet, « cultivé la botanique et l'histoire naturelle ».[40].

Les relations des missionnaires avec les institutions royales

Le père Parennin entretint une correspondance avec les membres de l'Académie, « Messieurs les savants », à qui il adressa notamment une lettre sur les drogues chinoises[41]. La fameuse lettre du père Dentrecolles sur la porcelaine de Chine datée du 1er septembre 1712 fut publiée dans les *Mémoires de Trévoux* en janvier 1717 et également dans le *Journal des Savants* en octobre 1717. Mais ce fut le père d'Incarville qui, en 1750, après neuf ans de labeur, fut reçu par l'Académie royale des Sciences de Paris, en qualité de correspondant étranger[42]. Il accepta cet honneur alors qu'il venait de refuser l'offre présentée par la Royal Society. Cette distinction lui valut de voir quelques uns de ses mémoires publiés dans la collection des *Mémoires des Savants étrangers*[43]. Toutefois, certains de ses écrits, « sur le kin-t-cheou ou soie des vers sauvages »[44], « sur la cire blanche d'Arbre et sur la Peinture

---

36 Peut-être le fils du premier médecin de Louis XIV, Guy-Crescent Fagon (1638-1718), subordonné du Contrôleur général Orry.

37 Première lettre de Rousseau à Madame Delessert, 22 août 1771, in Rousseau (J-J.), *Le botaniste sans maître*, annoté par A.G. Haudricourt, Paris, A.M. Métailié, 1983, pp. 14-15.

38 Lettre du P. d'Incarville à M. Rondeaux à Oissel, Pékin, 6-X-1742, Arch. Jes, A 2549.

39 J.J. Rousseau, *Le botaniste sans maître*, ibid., p. 14, n. 1.

40 Lettre du père Michel Benoist à [de Stehlin ?], Pékin, 2-VIII-1763, Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, Fonds de Stehlin, f 871, dossier n°325, ff°. 5-6.

41 *Cf.* copie de la lettre du P. Parennin à Messieurs de l'Académie royale des Sciences, Pékin, 15-X-1723, Inst., Ms. 2698. Une version fut publiée dans les Lettres édifiantes et curieuses, ed. Panthéon Littéraire, T. IV, pp. 340 sqq.

42 La minute originale de la nomination du père d'Incarville est conservée dans le dossier d'Incarville aux archives de l'Académie des Sciences à Paris. Avec le père d'Incarville fut également présenté le père Gaubil.

43. « Mémoire sur la manière singulière dont les Chinois fondent la corne à les lanternes », Mémoires de mathématiques et de physique présentés à l'Académie Royale des Sciences, par divers savans et lûs dans ses Assemblées, T. II, 1755, pp. 350-358 + 11 pl. gravées.
- « Mémoire sur le vernis de la Chine », Mémoires de mathématiques et de physique..., ibid. , T. III, 1760, pp. 117-142 + 14 dessins.
- « Sur les feux d'artifice chinois » , Mémoires de mathématiques et de physique..., ibid. , T. IV, 1763, pp. 66-92 + 2 pl. gravées..

44 Histoire de l'Académie, 1756, p. 151.

des Pekins » [45], jugés dignes par l'Académie d' « avoir place dans le recueil de ces ouvrages qu'elle fait imprimer » ne furent jamais édités. Pourquoi ? La question demeure. Une étude de l'histoire des publications de l'Académie apporterait peut-être des éclaircissements.

En 1766 le père Cibot était élu membre honoraire, mais cette fois de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg[46]. Onze ans plus tard, il refusera en revanche la pension de 1200 livres allouée par la France afin qu'il poursuive ses travaux[47]. Le missionnaire n'entra en relation avec aucun membre de l'Académie royale des Sciences, hormis Bertin. C'est pourquoi ses notices furent publiées dans les *Mémoires concernant les Chinois*, quelques unes dans les mémoires de l'Académie impériale, mais aucune dans l'*Histoire de l'Académie royale.*

Les relations des collecteurs avec l'Académie royale comme institution, perdirent ainsi, au fil du siècle, de leur officialité. Le père Cibot se sentait, en fait, beaucoup plus proche de l'Académie russe que du corps de savants français. Il reprochait à l'Académie royale des Sciences de ne pas avoir défendu la Compagnie de Jésus, lors des décennies qui précédèrent sa suppression. Le père Cibot écrivait, en 1776, dans une lettre adressée au secrétaire de l'Académie de Saint Pétersbourg, de Stehlin :

> « Si la Compagnie de Jésus est rétablie un jour, comme je l'espère, ceux de ses membres qui composeront cette maison se feront un devoir de témoigner à l'Académie impériale leur vive et sincère reconnaissance pour ses anciennes et nouvelles bontés. Pour moi j'en suis d'autant plus pénétré que l'Académie a eu l'intrépidité de les lui continuer dans un tems où elle étoit immolée à la dérision de toute l'Europe.[...][48] [Et il précisa dans une autre missive] :
> [...] je ferai l'impossible pour pouvoir offrir à votre triomphante et généreuse impératrice, quelque ouvrage qui puisse être un monument éternel de ma reconnaisance pour les bontés dont elle honore les Jésuites de ses états. [...][49] ».

Tous les missionnaires en réalité éprouvaient une certaine tristesse, voire amertume d'apprendre que, suite aux événements qui affectèrent la Compagnie, des personnes s'étaient détournées d'eux. Aussi témoignèrent-ils à Bertin une très grande

---

45 Histoire de l'Académie, 1759, p. 142.

46 Lettre du P. Cibot à de Stehlin, Pékin, 21-X-1773, Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, Fonds de Stehlin, f 871, pièce 671, feuillets 1-2. Une copie de cette lettre est conservée dans les archives des Jésuites à Vanves, Arch. Jes. JBM 65.

47 Lettre du P. Cibot à de Stehlin, Pékin, 10-X-1777, Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, Fonds de Stehlin, f 871, pièce 671, feuillets 10-11. Cf. copie, Arch. Jes. JBM 65.

48 Lettre du P. Cibot à de Stehlin, Pékin, 10-XI-1776, Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, Fonds de Stehlin, f 871, pièce 671, feuillets 8-9. Cf. copie, Arch. Jes. JBM 65.

49 Lettre du P. Cibot à de Stehlin, Pékin, 10-X-1777, Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, Fonds de Stehlin, f 871, pièce 671, feuillets 10-11. Cf. copie, Arch. Jes. JBM 65.

reconnaissance pour son soutien moral et matériel, en dépit de tous les dénigrements. Le père Benoist souligna dans une de ses lettres de 1773 :

> « Ce ministre d'Etat, dans les circonstances actuelles, où tant de personnes qui paroissoient autrefois attachées à nos intérêts semblent rougir d'avoir quelque commerce avec nous, daigne cependant nous ménager les bontés de notre glorieux et bien-aimé monarque. »[50]

Cette protection du « petit ministre » se concrétisa par l'envoi de subsides et de présents permettant aux religieux de continuer la « correspondance littéraire et scientifique ». Mais, si les problèmes financiers de la mission se renforcèrent après l'extinction de la Compagnie, ils furent toujours présents d'un bout à l'autre du siècle. Les missionnaires écrivaient souvent aux correspondants en France leur regret de ne pouvoir œuvrer pour répondre aux demandes faute de fonds. En effet, en plus des revenus qui leur permettaient d'assurer leur « entretien », ils avaient besoin d'un surplus pour réaliser les recherches nécessaires à la rédaction des mémoires : payer les lettrés qui les aidaient à traduire des textes spécialisés, offrir des cadeaux aux mandarins ou eunuques en échange de renseignements, etc. Ces sommes supplémentaires furent le plus souvent procurées aux Jésuites grâce à l'intervention personnelle de commis de l'Etat, membres honoraires de l'Académie royale des Sciences. De 1730 à 1785, le rôle de ces intermédiaires entre l'institution et le roi[51] fut en définitive déterminant dans le financement des travaux des Jésuites, tant sur les sciences et les « arts » que dans les domaines littéraires. Nous avons cité Bertin. D'autres membres honoraires de l'Académie méritent également d'être mentionnés, même s'ils n'eurent pas ou peu de relations avec les missionnaires : Trudaine[52], Machault[53], dont l'aide permit au père d'Incarville d'engager des recherches sur les « drogues médicinales »[54] et enfin dans les années trente, le comte de Maurepas.[55]. L'intérêt de ce dernier pour la mission chinoise ne fut cependant pas spontané. Les Jésuites durent le conquérir. Les plantes chinoises, parmi d'autres envois, servirent alors de médiation.

---

50 Lettre du P. Benoit à Monsieur ***, Pékin, 4-XI-173, in Lettres édifiantes et curieuses, édition du Panthéon Littéraire, T. III, p. 196.

51 *Cf.* Hahn (R.), L'anatomie d'une institution scientifique. L'Académie des Sciences de Paris, 1666-1803, trad. Fr. Paris, Bruxelles, Editions des Archives contemporaines, 1993, in-8°, 594 p.

52 Daniel Charles Trudaine (1703-1769) fut conseiller d'Etat, intendant général des Finances, directeur de l'administration des Ponts et Chaussées.

53 Jean-Baptiste Machault, baron d'Arnouville (1701-1794) fut nommé Contrôleur général des Finances en décembre 1745. Il cumula les fonctions de grand trésorier du Roi, ministre d'Etat (1749), garde des Sceaux (1750). En 1754, il abandonna les Finances pour le ministère de la Marine qu'il conserva jusqu'en 1757.

54 « Drogues médicinales de Chine », BN., département des manuscrits occidentaux, Breq. 5, f°259-261.

55 Jean-Frédéric Phélipeaux, comte de Maurepas (1701-1781), fut ministre secrétaire d'Etat de la Maison du Roi et de la Marine du 14 août 1723 au 30 avril 1749.

LES PLANTES : OBJETS DE MÉDIATION

Vers 1730, le père Gaubil déplora à plusieurs reprises le manque d'intérêt des autorités à l'égard de la mission. En écho à ces complaintes, Fréret envoya en 1735 deux lettres, successivement aux pères Gaubil et Parennin, pour leur indiquer la manière de s'attirer les faveurs des commis de l'Etat. La démarche proposée était la suivante :

> « Mr Le Comte (de Maurepas) [écrit Fréret au père Gaubil] aime connoist et protége les sciences et ne néglige rien pour les faire fleurir ainsi Il n'y aurait rien de mieux que de luy faire conoistre ce qu'il peut attendre de vous. Une copie des cartes détaillées des costes de la Chine et des isles voisines luy seroit encore très agréable. Il travaille à faire une collection de cartes sur la Navigation et je sçay qu'on na rien sur cet article.Vous auriez encore un autre moyen de luy faire vostre cour. Il saplique beaucoup a enrichir le Jardin du Roy et le Cabinet d'Histoire Naturelle qui y est joint je ne vous parle point d'envoyer des plantes ou des arbustes la longueur de la traversée ne rendroit la chose praticable qu'avec des ordres précis de la compagnie [des Indes] encore ne suis je pas sur si elles pourroient réussir mais rien ne serait plus facile que d'envoyer des graines des plantes soit médicinales soit à fleurs soit bulbeuses soit à racines et surtout de celles qui par leur fruit par leurs feuilles et par leurs fleurs peuvent avoir quelque chose de singulier aussi bien que les semences des différents arbres fruitiers en autres etc... On a en Hollande l'arbrisseau du thé mais il faudrait envoyer la graine des différentes espèces de cet arbuste. celle des différentes espèces de Rhubarbe, celle du Gine seng [ginseng] etc... les plantes qui viennent dans un climat froid pourroit probablement réussir au jardin du Roy. Vous y pourriez joindre quelques échantillons des diverses matières minérales de la Chine avec la note de leurs propriétés usages preparation etc... des échantillons des matières employées dans les teintures avec des éclaircissements sur la nature de ces matières et des Instructions sur la manière de les Employer serviroint à les comparer avec les nostres et nous mettoint peut estre en estat de perfectionner nos arts. Quelques premiers Envoyes bien choisis avec un mémoire détaillé de ce qu'il y aurait a faire feroint conaistre ce que l'on peut attendre des missionnaires et le tort que l'on a de ne pas les mettre en estat de rendre aux sciences et peut estre même aux arts et au commerce des services importants [...][56] [et Fréret d'ajouter dans sa lettre destinée au père Parennin cette très jolie remarque :]
> Vous savez MRP [Mon Révérend Père] que c'est souvent par les plus petites choses que l'on se procure les moyens de Parvenir aux plus grandes. [...] »[57].

Aucune demande de Fréret n'est fortuite. Il désigne, tout d'abord, les plantes médicinales et celles qui « peuvent avoir quelque chose de singulier ». Ainsi nomme-t-il les végétaux utiles dont l'introduction participerait au progrès des sciences

56 Lettre de Fréret au P. Gaubil, 1735, Archives de l'Observatoire de Paris, Obs. ab1.10 (150,2,42).

57 Lettre de Fréret au P. Parennin, 6-X-1735, Obs. ab1.10 (150,8,4).

médicales (pharmacopée) et botanique. Puis, Fréret cite le thé, la rhubarbe et le ginseng. Ces trois plantes étaient connues en Europe grâce aux récits des voyageurs des siècles précédents et au commerce. Face à une consommation croissante des racines de rhubarbe et du thé surtout, les contemporains de Fréret pensaient que l'acclimatation de ces plantes épargnerait au royaume un lourd « tribut ». Le thé et la rhubarbe étaient en conséquence désirés, moins pour l'image de la Chine dont elles étaient porteuses, que pour leur valeur économique.

Ainsi les graines, objets apparemment insignifiants, étaient-elles en puissance une source de connaissance et de gain, d'où l'importance accordée par les autorités à leurs envois. De simples objets d'histoire naturelle, elles devinrent alors, pour les missionnaires, des objets de médiation auprès des autorités françaises. A l'instar des plantes chinoises, les plantes « européennes » transmises au père d'Incarville à Pékin lui permirent d'infléchir l'empereur Qianlong.

Dès son arrivée à Canton puis à Pékin, le père d'Incarville essaya de se procurer des graines de plantes particulières. Mais les résultats de ses collectes chez les marchands grainetiers ou lors des rares herborisations effectuées dans les environs de la capitale ne le satisfirent pas. Il trouvait peu d'espèces inconnues en Europe. Il comprit alors la nécessité de pénétrer dans les jardins de l'empereur riches en espèces rares afin d'en obtenir des graines. Pour ce faire, il demanda à Bernard de Jussieu, dès 1742, des « graines et des oignons etc » de plantes du Jardin du Roi et des indications sur leur culture en vue de se faire reconnaître par l'empereur tout d'abord comme « curieux des fleurs », puis comme « botaniste »[58]. Après dix ans d'essais d'acclimatation de plantes dites « européennes », dans son petit jardin ou même dans sa chambre, le père d'Incarville réussit enfin à faire pousser un pied de sensitive[59]. Il la présenta à Qianlong qui, charmé par la « vivacité » de ses feuilles, ouvrit ses jardins au missionnaire[60]. Dès lors le père d'Incarville put renconter l'Intendant, « les trois directeurs des différents jardins de l'Empereur » et le « mandarin des serres »[61]. Fort de cette première victoire, le missionnaire réitéra ses demandes à ses correspondants. En 1754, il écrivait à Duhamel :

> « permettez-moi de vous demander aussi des graines; Cela nous sert à faire nôtre cour à l'Empereur, et pour les connaissances que ces graines me font faire avec les Mandarins je puis trouver quelque chose de nouveau. »[62]

Les pères Cibot et Amiot, successeurs du père d'Incarville, poursuivirent sa démarche. Présentée en 1767, vingt ans après la mort du missionnaire, par le père Benoist dans une de ses lettres adressées à Bertin[63], la stratégie du père d'Incarville avait dû paraître originale. L'originalité résidait en fait dans la relation de réciprocité

58 Lettre du P. d'Incarville à B. de Jussieu, Pékin, 17-XI-1742, Arch. Jes. JBM 44.

59 Sensitive = *Mimosa pudica* L. Notons que la sensitive avait déjà été introduite d'Amérique du Sud au Jardin du Roi.

60 Lettre du P. d'Incarville à B. de Jussieu, Pékin, 27-X-1753, Arch. Jes. JBM 44.

61 Lettre du P. d'Incarville à B. de Jussieu, Pékin, 3-XI-1754, Arch. Jes. JBM 44.

62 Lettre du P. d'Incarville à Du Hamel [Duhamel du Monceau], Pékin, 26-X-1754, Arch. Jes., Fonds Paris.

63 Lettre du P. Benoist à Bertin, Pékin, 10-XI-1767, Inst. Ms. 1519, ff°. 8 sqq.

que le missionnaire avait su établir entre l'empereur, l'intendant de ses jardins et le jardinier en chef du Jardin du Roi, Bernard de Jussieu. Les graines « européennes » étaient devenues des moyens d'approche et d'échange : échange d'objets d'histoire naturelle, échanges de technique ou de savoir-faire.

LES PLANTES : OBJETS DE TRANSMISSION

Les interlocuteurs sollicitèrent les missionnaires pour se procurer des graines et également des renseignements sur les plantes, leur culture et leurs usages. Mais ne pouvant enquêter librement, contraints de vaquer dans un espace géographique réduit et ne disposant que de peu de temps pour se consacrer à ces travaux, les Jésuites ne purent répondre aux demandes à la lettre. Le père Parennin, par exemple, écrivait en 1736 à Fréret :

> « Monsieur,
> J'ay reçu depuis peu de jour La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Paris du 20 d' 8bre [octobre] 1735 ce mois est justement celui pendant lequel il faut répondre aux lettres que nous recevons toutes à la fois au temps de la mousson. La vôtre, Mr est de celles qui demandent qu'on pense et qu'on cherche avant que d'y répondre.
> 1°) pour ce qui est des différentes graines, semences, etc que vous demandez pour Mr de Maurepas, je n'ay garde de les promettre, ni de répondre sans examen sur cela qu'on ne peut en trouver [...] Enfin, Mr Si je ne puis avoir ce qu'on demande, je chercheray quelque autre chose dans le même genre, car je souhaiterois de tout mon cœur pouvoir faire quelque chose qui put agreer à Mr de Maurepas [...] » [64].

Tous les envois de graines ne furent pas systématiquement accompagnés de notices les concernant. Les indications sur les plantes, que les missionnaires purent rassembler, furent présentées en général, soit dans les lettres, soit sous forme de mémoires monographiques. Le père d'Incarville se distingua par ses catalogues[65], dressés pour attirer l'attention des lecteurs sur la présence ou l'absence en Chine de végétaux communs en Europe. Son approche était comparative.

---

64 Lettre du P. Parennin à M. Fréret, Pékin, 10-XI-1736, Obs., ab110 (150,8,6).

65 Nous avons retrouvé trois catalogues rédigés par le père d'Incarville. Deux très semblables sont conservés dans les archives du laboratoire de Phanérogamie du Muséum National d'Histoire Naturelle :
- « Par ce Catalogue des plantes vous verrez celles que Jay vües en Chine », Ms. autographe, 12 pages, dossier d'Incarville.
- « Catalogue des plantes que J'ay vues En Chine », Ms. autographe, 8 pages, ibid.

Le troisième se trouve dans le fonds Bréquigny, au département des manuscrits occidentaux de la Bibliothèque Nationale :
- « Catalogue Alphabétique fait par le P. d'Incarville Jésuite, des plantes et drogues simples qu'il a vües en Chine, avec quelques observations qu'il a faites pendant 15 ans de séjour en ce pays. », Breq. 2, ff°. 149-170.

Nous ne pouvons analyser, dans le cadre de cet article, le contenu de tous ces documents. Nous essayerons plutôt d'examiner le ou les modes d'investigation des missionnaires qui déterminèrent la teneur des textes transmis et en conséquence leur portée dans la société des « curieux de la nature », des botanistes, agronomes et jardiniers. Nous ne voulons pas, par cette démarche, systématiser la façon de travailler des missionnaires, système qui n'aurait pas une grande signification du fait des conditions dans lesquelles ils œuvraient. Cependant, la lecture littérale de leurs écrits révèle des points communs dans leur manière d'enquêter. « J'ai vu »ou « je n'ai pas vu », « j'ai pu voir » ou « je n'ai pas pu voir », sont des expressions qui reviennent fréquemment sous la plume des Jésuites. L'expérience personnelle et visuelle était, en effet, le seul critère de vérité. Le père Cibot notait à propos du « petit Molihoa à fleurs blanches [jasmin] »:

> « c'est le seul dont nous parlerons ; car en fait de Botanique il faut avoir vu si l'on veut parler avec une certaine exactitude »[66].

C'est pourquoi à propos du thé et de « ces diverses espèces », il écrivit :

> « je ne scauriois en rien dire en naturaliste ; le thé ne croit pas dans cette province et dès qu'il entre dans le commerce il passe par tant de mains et essuye tant de manipulations que les récits les plus vrais ici arrivent fables en occident »[67]

Plusieurs années auparavant, le père d'Incarville attendant à Canton la permission de rejoindre Pékin, vit « pour la première fois [en janvier 1741] l'arbre du thé en fleur ». Il transmit alors immédiatement à Bernard de Jussieu la description de cette fleur[68]. Le père d'Incarville aurait souhaité joindre à tous ses envois de graines et de spécimens secs, dans ses deux herbiers[69], les « caractères » des plantes correspondantes. Il ne le put faute de temps. Il essaya toutefois, le plus possible, dc les identifier et donc de les nommer, demandant à Bernard de Jussieu de l'aider dans cette tâche à la réception des divers objets. La transmission d'écrits ne suffisait pas à la connaissance des végétaux. C'est pourquoi les missionnaires s'efforcèrent de joindre aux descriptions, des échantillons ou des « peintures », afin de confronter les mots aux choses et d'éviter les erreurs. Ils faisaient faire ces représentations d'après nature pour reproduire le plus fidèlement la réalité.

---

66 P. Cibot, « Le Mo-li-hoa », Mémoires concernant les Chinois, MCC., T. III, p. 447.

67 Copie de la lettre du P. Cibot à de Stehlin, Pékin, 10-X-1777, Arch. Jes., JBM 65. Le manuscrit est conservé dans le fonds de Stehlin au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, f 871, pièce 671, feuillets 10-11.

68 Lettre du P. d'Incarville à B. de Jussieu, Canton, 21-I-1741, Muséum National d'Histoire naturelle, Laboratoire de Phanérogamie, dossier d'Incarville.

69 Ces deux herbiers sont conservés au laboratoire de Phanérogamie, au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris, cf. Franchet (A-R.), « Les plantes du père d'Incarville dans l'Herbier du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris », *Bulletin de la Société Botanique de France*, T. XXIX, 13 janvier 1882, pp. 2-13.

« Comme les descriptions les plus exactes demandent qu'on puisse en faire l'application, pour être bien comprises, [affirmait le père Cibot] nous avons pris le parti de faire peindre le ki-teou [*jidou*, euryale] avec tous les développements et décompositions nécessaires. C'est l'unique moyen d'empêcher les méprises d'une imagination qui rapproche tout de ce qu'elle connoit, et se fie d'autant plus à ses conjectures, qu'elle voit de plus loin les ressemblances qui lui font illusion. »[70].

En matière de techniques agricoles, horticoles, culinaires, manufacturières (autrement dit employées dans les « arts »), l'expérience personnelle et visuelle primaient également. De simples explications orales ne permettaient pas, en effet, de comprendre, voire de maîtriser des méthodes. Le père Parennin indiquait clairement dans une lettre adressée à Fréret à propos de la fabrication de couleurs pour la peinture à l'huile - à base de matières végétales et minérales - :

« Je ne me contentai pas d'entendre sa recette [celle d'un vernisseur œuvrant pour les missionnaires] et ses raisonnements là-dessus : la pratique est bien différente de la théorie : je voulus qu'il en fit devant moi l'expérience, elle réussit, j'en fis ensuite moi-même, et la couleur se trouva telle que je vous l'envoie dans cette boîte dont j'ai parlé plus haut. »[71]

Dans le même ordre d'idée, le père d'Incarville, grâce aux fonds envoyés par Orry[72], engagea des ouvriers à venir préparer des lanternes de corne devant lui « afin d'être plus en état d'écrire sur cette matière »[73].

Ainsi les Jésuites furent-ils attentifs aux pratiques des ouvriers et les jardiniers employés à leur service ou au palais. Mais, ne pouvant tout expérimenter et contraints de séjourner à la capitale, les missionnaires durent également recourir aux sources écrites pour étayer leurs connaissances, notamment celles de la flore chinoise. Ils « herborisaient et botanisaient » dans les livres selon l'expression du père Cibot. Toutes les informations recueillies dans les textes furent cependant rapportées avec prudence. Ils essayèrent le plus souvent d'en vérifier la justesse en interrogeant des spécialistes, (lettrés), des gens du peuple en qui ils avaient confiance. Le père Dentrecolles, par exemple, soulignait à propos du sophora du Japon [*Sophora japonica* L.] :

« J'ai trouvé dans nos livres chinois des particularités sur cet arbre, qui pourroient, ce me semble, être de grande utilité en Europe. On y prétend que les graines tirées de ses gousses sont employées avec succès dans la

---

70 P. Cibot, Le Lien-kien [lianqian] ou ki-teou [jiteou...], MCC., T. III, p. 452. Le P. Cibot désigne ainsi l'euryale, *Euryale ferox* Salisb. Le père Parennin notait que les « figures » dans les « herbiers chinois...ne ressemblent nullement aux plantes pour lesquelles elles ont été faites. », cf. copie de la lettre du P. Parennin à Messieurs de l'Académie royale des Sciences, Pékin, 15-X-1723, Inst., Ms. 2698, p. 20.

71 Lettre du P. Parrenin à Fréret, Pékin, 20-X-1737, Obs. AB1-10 (150,8,8). Une copie de cette lettre est conservée dans les archives des Jésuites à Vanves, Arch. Jes., JBM 67.

72 Philibert Orry (1689-1747) fut Contrôleur général des Finances de 1730 à 1745.

73 P. d'Incarville, « Mémoire sur la manière dont les Chinois préparent la corne pour les lanternes », Histoire de l'Académie Royale des Sciences, 1755, p. 350.

médecine. On lit dans un autre livre que ses fleurs servent à teindre du papier en une couleur jaune assez particulière. On insinue ailleurs que les teinturiers mettent en œuvre ses fleurs et ses graines: et c'est ce qui m'a engagé à consulter des Chinois habiles dans cet art, de qui j'ai tiré des connoissances qui m'ont paru ne devoir pas être négligées.[...] »[74]

Les missionnaires considérèrent également avec réserve les renseignements transmis de bouche-à-oreille : les « on-dit ».

« Pour n'être pas exposés aux incertitudes des recettes des livres et des ouï-dire, [écrivait le père Cibot dans son mémoire sur la « préparation du petit indigo »] nous avons voulu nous munir de nos propres observations et expériences »[75].

Ainsi, seuls les rapports de « témoins oculaires et pratiques » [76] dignes de foi et les expériences personnelles servaient de preuve. Un souci d'exactitude plus que d'exhaustivité animait, en fait, les missionnaires dans leurs enquêtes. Cette démarche des Jésuites eut des conséquences inévitables sur le contenu de leurs envois. La plupart des plantes décrites étaient domestiquées, observées *in situ* ou d'après des échantillons offerts par des gens du peuple, souvent par des néophytes.

En matière d'agriculture, ils ne purent rédiger des mémoires détaillant les techniques et les instruments aratoires. Seuls les pères d'Incarville, puis Cibot, envoyèrent un modèle de « charrue chinoise qui labourait et semait en même temps »[77]. En revanche, plusieurs séries de dessins au trait, de peintures, ou de gravures représentant les différentes phases de la culture, puis de la préparation du riz, du « bled » et du thé furent transmises aux correspondants en France[78]. Mais l'absence de commentaires rendit leur lecture, voire leur interprétation difficile[79].

---

74 Lettre du P. Dentrecolles au P. Duhalde, 8-X-1736, Lettres édifiantes et curieuses, ed. du Panthéon Littéraire, T. IV, p. 715.

75 *Cf.* Mémoires concernant les Chinois, MCC., T. IX, p. 74.

76 P. Cibot, mémoire sur le « Chesne », MCC., T. III, p. 487.

77 Duhamel du Monceau (H. L.), *Traité de la culture des terres suivant les Principes de M. Tull Anglois*, Paris, H.L. Guérin , L.F. Delatour, T. II, 1753, p. 189.
Lettre du P. d'Incarville à Duhamel, 26-X-1754, Arch. Jes., Fonds Paris. Le père Cibot accompagna le dessin colorié du semoir -cf. « Recueil de Plantes, Animaux, Travaux et Habillements de la Chine » , BN., Est., Oe 150 petit fol.-, d'une notice qui ne fut jamais publiée -cf. « Semoir chinois », BN., département des manuscrits occidentaux, Breq. 126, f° 203.

78 *Cf.* Cordier (H.), « Catalogue des Albums chinois et ouvrages relatifs à la Chine conservés au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale », *Journal Asiatique*, sept-oct. 1909, pp. 234-237. Par préparation nous entendons, le « criblage » et la mouture du riz, la fabrication de « petits pains » ou encore le triage des feuilles de thé, leur torréfaction et leur emballage.

79 Seule la traduction du père Foureau des poèmes inscrits sur la série de planches traitant de la culture du riz, envoyée par le père d'Incarville, livrait quelques éclaircissements, cf. Dumoulin-Genest (M-P.), « Des plantes chinoises à l'agriculture au XVIIIe siècle : descriptions et représentations », *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n°48, été 1993, p.

Dans le domaine de l'horticulture, le père Cibot ayant vu : « trois sortes de serres; celles du Palais de l'Empereur et de ses jardins, celles des Marchands de fleurs de Péking et celles des jardiniers des environs de la villes », il consacra un mémoire aux « serres chinoises » enterrées inconnues en Europe[80]. Il traita également, dans une notice, de l' « usage de la greffe »[81], technique horticole dans laquelle excellaient, semble-t-il, les jardiniers chinois pour multiplier ou améliorer des espèces existantes. Le père Cibot mentionne fréquemment cette pratique dans ses monographies de plantes. Le principe de la greffe alimentait, il est vrai, la réflexion tant des « fleuristes » et des botanistes européens[82] que chinois. Aussi le père Cibot transmit à Bertin « quelques questions des Botanistes Chinois qui Mériteroient peutetre d'etre approfondies » ; la première résumant toutes les autres, en voici le texte : « les fruits des arbres entés sur un arbre de la même espèce perdent-ils ou gagnent-ils du coté de leurs vertus médicinales »[83].

Hormis ces deux techniques, les serres et la greffe, les missionnaires livrèrent dans leurs écrits sur les plantes diverses pratiques - horticoles ou industrielles - et recettes - culinaires ou médicinales. Par de simples mentions, ou de brèves explications, ils souhaitaient donner à leurs lecteurs « quelques ouvertures sur les arts »[84] chinois ou encore « inviter [les jardiniers, botanistes, médecins, hommes de l'art etc.] à faire des recherches et des tentatives »[85]. Le père Cibot, par exemple, montra « comment s'y prennent les Chinois pour faire du gland une nourriture saine » afin de « s'approprier [leur] façon »[86]. Il indiqua la manière de faire sécher les jujubes car « si cette façon Chinoise passoit en France, on pourroit l'appliquer à d'autres fruits, et on réussiroit sûrement pour les jujubes. »[87] Essayer, tenter, rechercher pour adapter telle était la démarche proposée par les missionnaires et surtout le père Cibot aux correspondants. Qu'en fut-il dans la réalité ?

La lecture des traités ou des cours de culture[88] et des dictionnaires d'agriculture ou économiques[89] montre que les informations transmises par les

---

27. Cette série était certainement tirée du Gangzhitu. Nous remercions Georges Métailié pour cette information.

80 MCC., T. III, pp. 423-437.

81 P. Cibot, « Les Oranges-Coings. Usage de la greffe », MCC., T. III, pp. 495-499.

82 *Cf* Drouin (J-M.), « Le « moral » des plantes : introductions, hybridations et monstruosités végétales au XIXe siècle », *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée*, nouvelle série, 1995, vol. XXXVII(1), pp. 5-16.

83 P. Cibot, « fruits sauvages », Ms. autographe, BN., Breq. 126, f°160.

84 « Catalogue Alphabétique fait par le P. d'Incarville Jésuite, des plantes et drogues simples qu'il a vües en Chine, avec quelques observations qu'il a faites pendant 15 ans de séjour en ce pays », Ms autographe, BN., Breq. 2, f°169.

85 P. Cibot, « Le Mou-tan ou Pivoine arbrisseau de Chine », MCC, T. III, p. 473.

86 P. Cibot, « Le Chesne », MCC, T. III, p. 488.

87 P. Cibot, « Le jujubier », MCC, T. III, p. 483.

88 Duhamel du Monceau (H. L.), *Traité de la culture des terres suivant les Principes de M. Tull Anglois*, Paris, H.L. Guérin, L.F. Delatour, T. II, 1753, chapitre IV « Qu'il y a assez de rapport entre la culture du Riz à la Chine et la nouvelle méthode que nous avons proposée pour le froment », pp. 180 sqq. Thouin (A.), *Cours de culture et de naturalisation des végétaux*, Paris, Huzard, Deterville, 1827, T. I, p. 41

missionnaires furent considérées, mais ne furent pas expérimentées. Les avantages et inconvénients du semoir du père d'Incarville sont présentés par Duhamel[90], l'abbé Rozier[91] et Bosc[92]. Thouin souligne la singularité de la « greffe chinoise » « méritant d'être exécutée » [93]. Bosc relève, sans le tenter, le « moyen ingénieux » des cultivateurs chinois « d'accélérer la floraison des plantes en boutons [dans les serres] en faisant bouillir de l'eau »[94]. Il s'avère en définitive que l'application des astuces et méthodes n'était pas aisée à la simple lecture des notices. L'exécution de pratiques, autrement dit de certains gestes ou manipulations, supposait un savoir-faire qui nécessitait d'être vu, par l'acteur lui-même, pour être reproduit. La transmission des techniques étrangères était plus difficile que l'introduction de plantes exotiques, car profondément liées à des traditions culturelles. Le père Cibot, conscient du problème que posait toute transmission de pratiques et de théories écrivit avec beaucoup de justesse ces quelques lignes que nous transcrivons en guise de conclusion :

> « Dès qu'il s'agit d'en venir à la pratique et de faire des essais, de tenter des entreprises et de risquer des expériences, de poser des principes et d'en déduire des conséquences, aucune relation sur les pays etrangers n'est jamais assez claire et assez détaillée. Elle est ordinairement mal entendue, mal comprise, mal interprétée; et elle fait tomber les plus habiles dans une infinité d'erreurs et de méprises. Pourquoi cela , Parce qu'elle ne dit jamais tout ; parce qu'elle suppose des connoissances et des attentions qu'on n'a pas ; et sur-tout parce qu'elle est entendue dans le sens que présentent les idées dont on est plein, et auxquelles on rapportent tout. »[95]

---

89 *Dictionnaire économique* de Chomel, 1767.
Rozier (Abbé F.), *Cours complet d'agriculture théorique pratique, économique, et de médecine rurale et vétérinaire, suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture par principes, ou Dictionnaire universel d'agriculture*, par une société d'agriculteurs et rédigé par ..., Paris, Hôtel Serpente, 1781-1796, 9 vol., in-4°, pl.
Encyclopédie méthodique, Agriculture, (rédigée par Thouin, Baudrillard, Bosc,Fougeroux de Bondaroy, Tessier), Paris, Panckoucke, T. I-III, 1787-1791-1793, puis H. Agasse, T. IV-V, 1796-1816, Vve Agasse, 1817-1821, in-4°.

90 Duhamel du Monceau, *Traité de la culture des terres...*, op. cit, p. 191.

91 Rozier (Abbé F.), *Cours complet d'agriculture...*, op. cit., T. III, art. « charrue ».

92 *Encyclopédie méthodique*, Agriculture, T. VI, art. « semoir ».
Louis-Augustin-Guillaume Bosc (1759-1828) fut nommé inspecteur des pépinières de l'Etat et rentra à l'Institut en 1806. Il succéda à Thouin en 1825, comme professeur de culture au Jardin des Plantes.

93 *Encyclopédie méthodique*, Agriculture, T. IV, art. « greffe ».

94 *Encyclopédie méthodique*, Agriculture, T. VI, art. « serre ».

95 P. Cibot, « Observations sur les plantes, les fleurs et les arbres de Chine, qu'il est possible et utile de se procurer en France », MCC., T. XI, p. 183.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons uniquement mentionné, dans la présente bibliographie, les ouvrages imprimés.qui furent utilisés pour écrire cet article. Nous renvoyons le lecteur aux notes pour toutes les références précises des manuscrits que nous avons dépouillés.

BERNARD-MAITRE, H. .- *Bulletin de l'Université Aurore*, avril 1949: 151-197.

Biographie universelle ancienne et moderne, publiée sous la direction de Michaud, rédigée par une société de gens de lettres et de savants, 1843, Paris, Thoisnier Desplaces ou Michaud, 45 vol., in-4.

CORDIER, H., 1909.- *Journal asiatique*, sept-oct. : 209-262.

DEHERGNE, J., 1983.- *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. LXXII: 267-298.

DEHERGNE, J., 1973.- *Répertoire des Jésuites en Chine de 1552 à 1800*, Paris, Letouzey et Ané, in-8: 430 p.

Dictionnaire économique de Chomel, 1767.

DROUIN, J-M., 1995.- Le « moral » des plantes : introductions, hybridations et monstruosités végétales au XIXe siècle, *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée, nouvelle série*, vol. XXXVII (1): 5-16.

DUHAMEL DU MONCEAU, H-L, 1758.- *La physique des arbres où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'Èconomie végétale*, Paris, H.L. Guérin et L.F. Delatour, 2 vol., in-4, LXVIII, 306p. + 35 pl.; IV, 432 p. + 22 pl.

DUHAMEL DU MONCEAU, H-L, 1753.- *Traité de la culture des terres* suivant *les principes de M. Tull Anglois*, Paris, H.L. Guérin, L.F. Delatour, t. II, chapitre IV: 180 sqq.

DUMOULIN-GENEST M.-P.- *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n° 48, été 1993 : 24-29.

ELISSEEFF-POISLE, D., 1978.- *Nicolas Fréret (1688-1749), réflexions d'un humaniste du XVIIIe siècle sur la Chine*, Paris, Institut des Hautes Etudes Chinoises, vol. XI, in-8: 251 p.

Encyclopédie méthodique, agriculture, (rédigée par Thouin, Baudrillard, Bosc, Fougeroux de Bondaroy, Tessier), Paris, Panckoucke, t. I-III, 1787-1791-1793, puis H. Agasse, t. IV-V, 1796-1816, Vve Agasse, 1817-1821, in-4.

FRANCET, A.-R.- *Bulletin de la Société botanique de France*, t. XXIX, 13 janvier 1882: 2-13.

GROSIER , ABBE.- *De la Chine ou description générale de la Chine*, Paris, Pillet Ainé, 3e ed., in-8, t. II, 1818, 552 p.; t. III, 1819, 464 p.

HAHN, R., 1993.- *L'anatomie d'une institution scientifique. L'Académie des sciences de Paris, 1666-1803*, trad. fr. Paris, Bruxelles, Editions des Archives contemporaines, in-8, 594 p.

Histoire de l'Académie, 1756, 1759.

Histoire de l'Académie royale des Sciences, 1755.

Lettres édifiantes et curieuses, Paris, Panthéon littéraire, 1838-1843, 4 vol., in-8.

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les moeurs, les usages etc... des chinois par les missionnaires de pékin, Paris, Nyons l'aoné, 1776-1791, 15 vol., grand in-8, MCC., t. III, IX.

Mémoires de mathématiques et de physique présentés par l'Académie royale des Sciences, par divers savans et lus dans ses assemblées, t. II, 1755, t. III, 1760, t. IV, 1763.

METAILIE , G., 1988.- *Extrême-Orient - Extrême-Occident*, vol. 10 : 27-43.

NEEDHAM, J., 1986.- *Science and Civilisation in China*, Vol. 6: *Biology and Biological Technology*, Part. I : *Botany*, Cambridge, Cambridge University Press, grand In-8, 718 p.

PINOT, V., 1932.- *Documents inédits relatifs à la connaissance de la Chine en France de 1685 à 1740*, Paris, P. Geuthner, in-8, 132 p.

ROUSSEAU, J-J., 1983.- *Le Botaniste sans maître, annoté par A.G. Haudricourt*, Paris, A.M. Métailié, in-8, 149 p.

ROZIER, ABBE F., 1781-1796.- *Cours complet d'agriculture théorique, pratique, économique, et de médecine rurale et vétérinaire, suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture par principes, ou dictionnaire universel d'agriculture, par une société d'agriculteurs et rédigé par nous*, Paris, Hutel Serpente, 9 vol., in-4, pl.

SACY, J. S. de., 1970.- *Henri Bertin dans le sillage de la Chine (1720-1792)*, Paris, Les Belles Lettres Cathasia, in-8, 175 p.

SCHILLER, J., 1964.- *Revue d'histoire des sciences*, XVII : 94-114.

THOUIN, A., 1827.- *Cours de culture et de naturalisation des végétaux*, Paris, Huzard, Deterville, 3 vol., in-8, XXXII-528+614+476 p., 1 Atlas, 65 Pl.

Liste des caractères chinois

bencao	本草
Bencao gangmu	本草綱目
Gengzhitu	耕織圖
jitou	雞頭
Li Shizhen	李時珍
lianqian	蓮芡
molihua	茉莉花
mudan	牡丹